

qu'ils subsisteront, l'on continuera de réclamer quelque chose de nouveau. "La pauvreté au milieu de l'abondance" est une formule séduisante. Que pouvons-nous faire pour remédier aux maux dont on se plaint? Quel changement pouvons-nous apporter de nature à faire disparaître la menace du chômage et les malheurs et les misères qui l'accompagnent? Se contenter de ridiculiser ou de chicaner les solutions proposées par d'autres écoles ne suffit pas. Si nous sommes convaincus que le capitalisme est la seule chose pratique, alors il nous faut nous appliquer à rendre le capitalisme tel que l'on ait moins raison de crier à "la pauvreté au milieu de l'abondance".

Je comprends l'opinion exprimée par la population de ma propre province depuis notre dernière session. Je ne l'attribue pas entièrement à la séduction de la théorie préconisée. Ça été le vote de protestation d'une population profondément éprouvée ces dernières années, et donc disposée à croire que le système actuel était impuissant à remédier à la situation. Des révélations dans le domaine de ce que l'on appelle la "haute finance" ont contribué à ce sentiment et, de fait, crée l'atmosphère propre à la propagation de la nouvelle théorie. Les adeptes de celle-ci se plaisent à accuser ceux qui n'y croient point d'être les outils du capitalisme, les esclaves des banquiers, ayant peur d'exprimer leur propre pensée. Pour combattre ces théories que nous jugeons incapables de produire les résultats que l'on a cru possibles, il faut débarrasser le système actuel de ses défauts et l'amener à fonctionner de telle façon que l'abondance soit répartie de manière à faire disparaître la pauvreté que nous heurtons partout.

Maintenant que j'ai exposé l'opinion populaire dans toutes les parties du Canada, opinion plus accentuée dans certaines provinces qu'ailleurs, quel est le remède? Pouvons-nous réformer le capitalisme de manière à remédier à la situation difficile actuelle? Je le crois. Naturellement ceux qui appartiennent à une école différente peuvent me contredire, mais durant l'année écoulée j'ai constaté une amélioration des choses et je la crois attribuable, en grande partie, à l'accès lent mais continu aux marchés extérieurs, marché de la Grande-Bretagne, marché des dominions, et, plus récemment, le marché des Etats-Unis. Par ces temps, je crois que les gouvernements doivent s'appliquer à trouver des débouchés pour le surplus de la production, car je suis d'avis que seul le rétablissement du pouvoir d'achat permettra au capitalisme de se maintenir et de se défendre contre les attaques dont il est l'objet. Le mécontentement en Canada, et principalement dans les provinces des prairies, provient du défaut presque complet du pouvoir d'achat de-

puis cinq ans. Dans l'Ouest, et dans tout le pays, j'imagine, le pouvoir d'achat du cultivateur a tombé à un point inouï depuis longtemps. Dans le fait, le prix du blé a tombé au chiffre le plus bas depuis plusieurs années.

Il m'arrive parfois de croire que l'on se représente mal les causes de la situation financière des gouvernements et des individus dans l'Ouest. On l'a attribuée aux dépenses extravagantes des uns et des autres. Mais l'extravagance individuelle n'a pas été générale. Qu'est-il arrivé? La chute violente du pouvoir d'achat a mis les cultivateurs dans l'impossibilité d'acquitter leurs intérêts, leurs taxes, et par conséquent l'Ouest a vu son crédit plus ou moins dénié par la finance.

Voici un exemple probablement typique de la situation en 1933. J'habite la partie méridionale de l'Alberta. Bien des gens de l'Est, voyant en ce temps-là la cote du blé à 50c. le boisseau, se disaient que la récolte rapportait au cultivateur 50c. le boisseau. Pas du tout. Le prix du transport, de l'Alberta méridional à Fort William, lui coûtait, dans certains cas, jusqu'à 20c. le boisseau. Il lui restait 30c., mais de ce chiffre il lui fallait encore déduire le prix de la main-d'œuvre d'ensemencement et de moisson. Il ne lui restait qu'une pitance pour la subsistance de sa famille. Une ferme de 220 acres, d'un rendement moyen de 30 boisseaux à l'acre, ce qui est une fort belle récolte, ne laissait au cultivateur probablement pas plus qu'environ \$1,200 pour pourvoir à sa famille, à la nourriture de ses bestiaux et à l'ensemencement suivant.

Telle était la situation dans tout l'Ouest il y a quelques années. Naturellement la situation dans les villes de l'Ouest se ressentait de l'état de l'agriculture, mais le chômage provenant de l'arrêt dans la construction de travaux publics dans les villes mêmes et dans la construction d'embranchements de chemins de fer, ainsi que d'autres travaux, vint l'aggraver. Ceux qui se trouvaient sans emploi à la campagne prirent le chemin des villes, obligeant celles-ci à déboursier des sommes considérables, depuis 1930 à venir jusqu'à aujourd'hui.

J'espère que mes honorables collègues ne me reprocheront pas de m'étendre sur des sujets de clochers ou régionaux. Dans la discussion des affaires nationales l'échange de vues et de renseignements entre les représentants des régions qui les connaissent plus particulièrement contribue à faire mieux juger de la situation générale.

En plus de la crise, l'Ouest a souffert, et probablement plus que jamais, de la sécheresse et des manques de récoltes. Dans le sud-ouest de la Saskatchewan, la récolte a manqué durant plusieurs années. L'année dernière, la rouille dans le sud du Manitoba et dans la Saskatchewan méridionale, et la gelée dans

L'hon. M. BUCHANAN.